

IELEENNA



SERMENT



DE



NOIRCEUR



ELECTROGENE
ROMANTASY

*À tous les hommes qui m'ont suffisamment aimée
pour ne pas brûler la sorcière en moi.
Tenez-vous éloignés des flammes de nos représailles.*

PROLOGUE

Quand le podestat Castagnet se rendait d'ordinaire à la prison pour juger un meurtrier, on pouvait entendre les échos de ses bâillements ou de ses pieds qui traînaient dans les boyaux sombres.

Pas cette fois.

Il était si tendu que ses os en craquaient de peur. Car ce matin-là, il allait entendre les doléances de Lara LeFay, la sorcière régicide.

Il ajusta sa tenue apprêtée qui marquait toute sa distinction, même s'il savait cela vain. Rien n'avait empêché cette femme d'assassiner l'homme qui portait la couronne. Les plus beaux apparats, les titres les plus prestigieux et les rangs les plus intimidants ne garantissaient aucune protection. Son épouse ne cachait pas son inquiétude qu'il ait été mobilisé sur cette affaire de la plus haute importance. Une affaire pourtant gardée confidentielle, au point d'être détaché de Parure, la capitale du royaume. De ce fait, sa femme lui avait même confié une

lame pour se défendre au cas où. Une petite arme de poing, plus extravagante qu'un couteau de cuisine, mais rien de bien menaçant. Une mesure de protection probablement risible, mais qui avait le mérite de le rassurer à chaque pas de moins qui le séparait de la fameuse cellule.

Sous son bras, un énorme dossier sanglé en cuir débordait de feuillets avides de liberté. Des témoignages qu'il avait amassés ces dernières semaines et épluchés pendant son voyage depuis Parure. Un travail de longue haleine qui lui avait coûté de nombreuses nuits de sommeil. Le podestat Castagnet était connu comme un homme intraitable, discipliné, et qui ne répondait qu'au nom de sa seule maîtresse : la Justice. Quand il n'étudiait pas ses dépositions à des heures indues, Lara LeFay hantait ses songes. Il ne l'avait pourtant jamais rencontrée. Peut-être l'avait-elle ensorcelé à travers ces témoignages écrits, imprimant dans son esprit un portrait terrifiant. Obsédant.

La brochette de gardes mobilisée témoignait du caractère sensible de cette affaire. Toutes les geôles proches avaient été évacuées avant le transfert de la principale intéressée. Certains craignaient qu'elle n'exerce sa sorcellerie sur d'autres prisonniers pour semer le chaos. Aussi, il régnait, dans les tréfonds de la Sentinelle – la prison de la capitale ducale – un silence sordide, entrecoupé de craquements d'os et de froissements de cuirs, de cliquetis de métal et du crissement des chausses sur les pierres mouillées. Personne n'osait parler, ni même tousoter. Une haie de paires d'yeux suivit l'avancée de Castagnet. Au bout, un dernier geôlier, équipé d'un trousseau bien fourni, ouvrit les serrures une à une, au nombre de sept, toutes présentant une mécanique différente ; un ingénieur du royaume avait été mis à contribution pour parer toute éventualité.

Quand le dernier verrou céda, un écho grave et puissant résonna dans toute la prison et dans les cœurs suspendus des soldats. Le podestat consulta d'un regard le capitaine de la garde. Ce dernier hocha la tête et lui ouvrit la lourde porte. La première chose qui le saisit fut cette douce odeur d'herbes, loin de toute la puanteur humide aux relents de fer rouillé propre au reste des cachots. Comme un bouquet sauvage de la garrigue locale. Un parfum de soleil qui tranchait avec les effluves métalliques des souterrains. Castagnet inspira une profonde bouffée d'air avant de pénétrer dans les ténèbres de cet espace clos, cerné de quatre murs de pierres épaisses. Un garde missionné l'y suivit, les phalanges blanchies par la crispation autour du manche de sa lance.

Une seule ouverture, haute et étroite, offrait un aperçu sur l'extérieur. En cette matinée pluvieuse, on n'en distinguait pas davantage dans la cellule que lors de certaines nuits. Une chevelure émergeait de la pénombre. Une longue crinière d'un blond platine, diffusant de doux éclats argentés, comme une aura sélène. Puis de grands yeux se levèrent vers lui. Castagnet se figea, mais ne laissa rien paraître de sa peur. Celle, en face, le comprit. Sitôt les prisonniers habituels reconnaissaient-ils le podestat, qu'il voyait généralement apparaître, sur le visage de ses interlocuteurs, une manifestation de haine, de dégoût, ou de rancœur. Pourtant, une vague incompréhension flottait sur la face blafarde de la prisonnière.

— Ce matin, vraiment ? Il pleut, votre honneur. Vous... devriez revoir votre date. Votre bûcher risque de ne pas prendre feu.

Aucune moquerie ne teintait ses propos. Le garde referma la porte derrière eux, les laissant tous les deux seuls avec l'accusée.

— Podestat Castagnet, se présenta-t-il sommairement, retenant les trémolos dans sa voix. Je suis chargé d'établir les faits pour retracer les récents événements.

— Oh ! Je vois. Un jugement. Je n'aurais pas pensé y avoir le droit. C'est fort aimable à vous.

Ses yeux teintés d'ambre paraissaient confus. Un sourire nerveux étira ses lèvres craquelées. Dans sa voix pâteuse perçait la soif imposée par sa détention.

— Tout citoyen ou citoyenne de ce royaume dispose de ce droit fondamental, lui rappela le podestat.

— Le droit au procès... J'ai plus de chance que mes sœurs, ces derniers mois.

— Ce sera un procès à huis clos.

— Le peuple n'a-t-il pas son mot à dire ?

— Il serait inconvenant de leur montrer que la sorcière ayant assassiné leur souverain est jugée au même titre que n'importe quel manant auteur d'un vulgaire petit larcin. Une influence que l'on jugerait néfaste. Et qui pourrait donner des idées à certains.

— Je n'ai jamais su ravir les foules, votre honneur, admit-elle, presque penaude. Je n'ai jamais aimé leur contact, à vrai dire. Oh ! Veuillez me pardonner, je ne me suis pas présentée !

Elle se leva péniblement, entravée par les chaînes ceignant ses poignets rougis. Une tunique de lin sale camouflait son corps que l'on devinait amaigri. Pourtant, sa chevelure soyeuse cascada sur ses épaules, presque surnaturelle.

— Lara LeFay, votre honneur, s'inclina-t-elle.

— Inutile, je sais qui vous êtes.

— Voulez-vous vous asseoir ? lui proposa-t-elle aimablement. Je n'ai pas de meubles. On m'a tout retiré. Mais ils ont eu la décence de me surélever un coin pour que j'y

dorme. Je sais que le chemin est long pour venir jusqu'ici. Vous devez être fatigué.

— Sans façon.

— Et donc, vous vous appelez Castagnet... Savez-vous que cela signifie « châtaignier » ? Nous en avons un, tout au bout de notre terrain, quand j'étais petite. L'automne, j'allais ramasser des bogues et ma mère les faisait cuire dans le chaudron. Quand celui-ci était vide, bien entendu ! Parfois, les châtaignes grillées gardaient un petit arrière-goût de philtre. Comme une petite étincelle en plus sur la langue. C'était délicieux !

Une expression de joie véritable avait peint son visage. Cela ne détendit pas le podestat pour autant. Il réorienta la conversation :

— Je viens essayer de comprendre.

— Je m'en doute, grimaça-t-elle. Ce n'est pas tous les jours qu'une sorcière tue un roi, n'est-ce pas ?

Puis elle poussa un soupir qui affaissa sa frêle silhouette.

— C'est une longue histoire...

— C'est justement l'objet de ma présence. Je reviendrai autant de fois que je le jugerai nécessaire. Plusieurs points méritent d'être éclaircis dans cette histoire. J'ai pris le temps de rassembler un certain nombre de preuves, mais il m'est désormais essentiel d'en mesurer la véracité.

Les yeux de Lara tombèrent sur l'épais dossier ; par réflexe, la main de Castagnet resserra son emprise sur le cuir.

— Pourtant, votre honneur, vous savez que j'ai tué le roi. Des témoins, il y en a eu. Je me suis rendue. Je n'ai jamais nié mon acte. Aleth m'en soit témoin... Malgré tout, vous cherchez à comprendre. S'agit-il d'une curiosité personnelle ?

Le podestat préféra ne pas relever cette impertinence. Il se montra volontairement vague dans son explication :

— Le peuple veut savoir. Et en levant le mystère sur vos motivations, nous serons plus à même de pouvoir déjouer de futures tentatives de...

Il choisit ses mots avec soin.

— ... d'atteinte à la couronne.

Le sourire de Lara lui signifia qu'elle n'était pas convaincue par son argument.

— Soit, soupira-t-elle. Je ne souhaite pas faire de recel d'informations. Si vous tenez à comprendre, grand bien vous fasse ! J'ai, pour ainsi dire, tout mon temps. J'ignore quelles informations vous avez déjà en votre possession, mais je suis prête à les étayer. En revanche, êtes-vous certain que vous arriverez à y voir quelque chose avec une telle obscurité ? Demandez-leur d'apporter un cierge, non ?

— Il ne vaudrait mieux pas.

— Avez-vous peur au point de croire que je peux en manipuler la flamme pour vous consumer vivant ?

— Je connais ce dossier.

— Très bien. Cela me fait bien drôle ! De savoir que ma vie entière est compilée dans une telle épaisseur... Par quoi voulez-vous commencer ?

— Par le début.



ACTE 1

MAIDEN

JOUR 1

— *Que pouvez-vous me dire de vos origines ? De votre père, de votre mère ?*

— *Oh ! Vous savez, dans notre culture, nous n'avons pas de père. Seulement un géniteur. Comme toutes les sorcières, ma mère s'est liée avec un homme bien précis, lors d'un rituel bien précis, dans un but bien précis : celui de me concevoir. Je n'ai pas connaissance de l'identité de mon géniteur et lui ignore tout de mon existence. Il n'était sûrement pas au courant de ce qu'il faisait... Il n'a croisé ma mère qu'une seule fois dans sa vie et son identité, au fond, n'a aucune importance. Néanmoins, il est peut-être intéressant pour vous de noter que ma mère m'a eue tard. Très tard. Son absence de descendance lui avait valu de nombreuses moqueries dans la sororité, alors elle s'est résolue à m'enfanter. Mais une chose est sûre : mère n'avait pas la fibre maternelle...*

Mon foyer avait été construit il y a bien longtemps près d'un hêtre. Un gaillard bien implanté, aux frondaisons épaisses, abritant une multitude de formes de vie. LeFay signifie « le

hêtre » – comme quoi, nous partageons un point commun, avec nos noms d'arbres ! – et toutes les sorcières qui étaient nées là avant moi avaient hérité de ce nom de famille, à défaut d'un lignage patriarcal.

Toute cette nature n'avait aucun secret pour moi. J'étais capable de nommer chaque plante, jusqu'à l'herbacée la plus malingre, considérée comme de la vermine par les paysans. De reconnaître chaque minéral, de manière à différencier la marne argileuse d'un marbre calcaire, plus difficile à broyer dans le mortier. D'identifier le plus hideux des insectes, sans en éprouver de dégoût.

Un jour, ma mère m'avait envoyée chercher des cloportes près du ruisseau. J'avais suivi l'ombre du hêtre et étais descendue jusqu'au ruisseau pour débusquer les petits crustacés terrestres, planqués sous de lourdes pierres. Très précautionneuse, je les récoltais un à un et les déposais dans un pot en verre. Sans les y lâcher, non. Je faisais rentrer ma petite main d'enfant dans le goulot et m'assurais que leurs minuscules pattes grouillantes touchent bien le fond avant de les y laisser tomber. En réalité, j'étais bien plus occupée à ne surtout pas laisser traîner les pans de ma tunique, de peur qu'ils ne trempent dans l'eau ! Mère aurait été furieuse si je salissais une fois encore l'intérieur. L'autre d'une sorcière n'était pas connu comme un temple du rangement et de la propreté, néanmoins, il y avait de la discipline dans le désordre, un contrôle dans le chaos, comme elle aimait le répéter.

Des canards intrigués m'observaient faire. J'essayais tant bien que mal de ne pas me détourner de ma tâche, quand j'aperçus les quatre adorables canetons derrière leur maman. Ravie et tout attendrie, je m'approchai du rivage pendant

que les volatiles, prudents, pataugeaient à distance. J'avais beau leur parler, tenter de les amadouer – y compris avec un cloporte ! – cela ne les convainquait guère. Alors, une idée me traversa l'esprit...

Je posai mon bocal sur le côté et m'accroupis sur le lit de graviers. La tête penchée, je les fixai un temps, curieuse, incertaine. Puis, je tendis une main dans leur direction et mes doigts commencèrent à danser dans les airs. Comment vous expliquer... C'était comme s'ils pinçaient des fils invisibles dans un ordre bien précis, composant une mélodie indistincte pour l'oreille humaine. Une pratique que je tenais de ma mère...

L'un des petits canetons, au plumage plus sombre que le reste de sa fratrie, fut sensible à mon appel inaudible. Il en avait oublié que j'étais humaine. Sous le regard confus de sa mère, il s'approcha de moi et glissa sa petite tête duveteuse sous ma paume. Le chatouillis que ce contact provoqua me fit rire.

Un cancan bruyant retentit. La mère du petit commença à paniquer. L'envoûtement fut rompu et le caneton repartit dare-dare sous son aile. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une brève déception. Je n'avais pas réussi à maintenir le sortilège. Alors, plutôt que de réessayer, je leur offris un répit, me redressai et les regardai s'éloigner, recevant les derniers avertissements mécontents de la cane. Elle avait au moins aussi mauvais caractère que ma propre mère !

Après avoir ramassé mon butin, je remontai la pente et rejoignis mon foyer. Les ténèbres odorantes m'oppressaient. Moi qui préférais passer le plus clair de mon temps dehors, dans les espaces infinis que pouvait m'offrir la nature sauvage, ici, les herbes coupées et séchées ornaient chaque morceau

de lambris noir ou de poutre assombrie. Le plafond n'avait probablement jamais été nettoyé ces dernières décennies, encrassé d'une suie épaisse et capiteuse. Summum du bon goût, une martre empaillée accueillait les visiteurs depuis son étagère qui servait de refuge à une belle tégénaire. Une habituée de la maison que j'avais baptisée Ghislaine.

En rentrant, je m'exclamai :

— Mère ! Au ruisseau, j'ai...

Son regard dur croisa le mien et les mots moururent dans ma gorge avant qu'ils n'aient eu le temps de franchir mes lèvres. Une deuxième paire d'yeux rougis me dévisagea ; celle d'une jeune femme, visiblement en pleurs. La scène m'embarrassa. Je me pris à souhaiter avoir appris un rituel me permettant de devenir invisible ou de me transformer en moineau pour m'éclipser. Je n'étais malheureusement pas assez avancée dans ma formation pour espérer y parvenir.

— Je suis avec une cliente, me dit sèchement ma mère. Va préparer des bougies.

— Oui, mère.

— Et ne laisse pas ces immondices traîner n'importe où, me rattrapa-t-elle alors que je m'apprêtais à poser le bocal des cloportes sur un coin de table.

— Entendu...

Ma mère Mirella, ayant interprété ma réponse comme un soupir impertinent, me gratifia d'un nouveau regard noir. À vrai dire, je ne lui en avais jamais vraiment connu d'autre. Tout était tendu, chez Mirella. Les traits de sa bouche tirant vers le bas, tout comme ses cheveux d'ébène, qui commençaient à se clairsemer de fils d'argent, ramenés vers l'arrière de sa tête en un chignon serré. Rarement sur ce visage la sévérité laissait-elle place à un sourire, des larmes, des expressions qui

auraient pu faire entendre que Mirella était humaine avant d'être sorcière.

Mais il n'était pas l'heure d'éveiller quelques disputes : je m'exécutai et me glissai derrière la cliente pour rejoindre l'annexe et commencer à moudre des ingrédients. Cependant, je ne pus m'empêcher de laisser la porte entrouverte et de prêter une oreille attentive à leur échange.

— ... vous ne pourrez pas oublier d'un coup.

— Je souffre ! Je vous paierai ce qu'il faudra !

— Ce n'est pas une question de prix. Un cœur brisé ne se répare pas en une nuit. Il n'existe pas de philtre pour cela. La seule chose que je peux vous proposer, c'est une fiole de protection. À recharger à la lumière de la lune avant d'aller vous coucher et à glisser sous votre oreiller pendant votre sommeil. Il vous faudra bien respecter une fréquence régulière pour espérer obtenir des effets efficaces.

— En combien de temps cela fonctionnera-t-il ?

— Ça dépendra de vous. Et de votre assiduité. Je ne suis en aucun cas responsable des sorts qui ne marchent pas quand les clients ne sont pas capables de respecter les règles les plus élémentaires. Si vous vous en tenez à mes prescriptions, cela marchera. Sinon, je ne peux rien pour vous.

Mirella se montrait tout aussi stricte envers moi qu'envers ses clients. Pourtant, sa petite boutique ne désemplissait jamais. Il fallait admettre qu'elle était professionnelle. Probablement la sorcière la plus compétente du comté. Aussi, les chalands qui pénétraient en ce lieu savaient qu'ils ne trouveraient pas là marchande aimable ou compréhensive, prête à accorder son écoute à son empathie ; mais une enchanteresse invétérée, inégalée dans son domaine, aussi froide que les plus rudes hivers. Un mal pour un bien.

La jeune femme hocha la tête et Mirella commença alors la conception de sa fiole au-dessus de son plateau en sélénite. Dans un premier temps, elle la fumigea avec de l'encens. À l'aide d'une petite cuillère doseuse en cuivre, elle y versa du gros sel rose ; du thym légèrement pilé ; des pétales de roses broyés ; des morceaux de camomille ; des fragments de quartz rose. Puis, elle boucha la fiole avec du liège et, sur un autre plan de travail, la scella avec la cire d'une bougie écarlate.

— Ça fera cinq pièces, annonça-t-elle.

— Cinq ?! Autant pour si peu ?

— Vous vouliez de l'efficacité. Je vous en propose, moyennant comptant. Cette fiole ne soignera pas seulement vos maux de cœur, elle vous permettra de vite retrouver l'amour. Votre chagrin ne sera qu'éphémère. À prendre ou à laisser.

La jeune femme grimaça, mais ses yeux avides et intéressés laissaient peu de doute sur sa décision. Les dents grinçantes, elle finit par céder au prix annoncé, et partit sans réelles salutations. Mirella rangea son plan de travail et me rejoignit. Comme d'habitude, elle m'adressa un reproche.

— Tu n'as pas été très efficace.

Je devais moi-même l'admettre. Accaparée par l'échange, j'avais à peine commencé à écraser le charbon du rougebois dans son mortier.

— J'espère qu'elle retrouvera vite l'amour ! ne pus-je m'empêcher de commenter.

— Et très distraite, en prime, renchérit Mirella sans la moindre émotion dans sa voix.

— C'est beau, ce que vous faites, mère !

— Ce n'est pas beau. C'est humain.

— C'est un équilibre, c'est ça ?

Un motus. Un mot qui hantait tous les concepts régissant sa vie. La réponse à tout. L'équilibre.

Le jour et la nuit. L'été et l'hiver. La vie et la mort. L'espoir et le tourment. L'amour et la haine. L'un sans l'autre ne pouvait exister ; c'était ainsi que Mirella m'avait enseigné les fondements de la magie, dictés par nos douze esprits.

La sorcière hocha la tête.

— L'humain est un drôle de spécimen. Qui doit généralement recourir à l'amour pour se reproduire et faire persister son espèce. Cette femme ne veut pas simplement guérir. Elle veut accomplir une destinée pour se sentir exister, pour obtenir une valeur, personnelle comme sociale. Rendre sa famille fière en se mariant, en en fondant une à son tour.

— C'est un peu triste de penser ça, non ? Qu'elle ne puisse exister qu'à travers le fait de se marier et d'être mère ?

— C'est pourtant le lot de beaucoup, et je n'ai jamais cherché à l'expliquer ou le légitimer, trancha Mirella. Ce grain va devenir trop fin...

— Oups ! Pardon, mère !

Ce n'était certainement pas le moment de commettre une bourde sous son regard inquisiteur. Je cessai de moudre et poursuivis la préparation. J'avais conscience que ma mère m'étudiait pour juger de mes compétences, vérifier si j'avais bien retenu ses enseignements et si je savais les appliquer sans hésiter. Dans un pot de cire d'abeille, je raclai de grandes cuillères que je tassai sur la planche de travail. J'y versai ensuite les cendres noires du rougebois, y écrasai de la sauge sèche, ajoutai des huiles parfumées et malaxai le tout.

Ce contact, je le détestais. Une sensation qui me perturbait, me tordait les entrailles. Celle de la cire collante et poisseuse, qui encrassait mes mains de charbon jusqu'à en noircir le

dessous de mes ongles malgré tous les lavages, et des petites tiges végétales qui piquaient les plis de mes doigts. Pourtant, je n'en laissai rien paraître, roulant des boudins autour de mèches avant de sceller le tout dans un bain de cire noire préalablement fondue dans un petit chaudron.

Quand je les présentai fièrement à ma mère, j'espérai – naïvement – une expression de satisfaction.

— Tu as oublié l'encens, finit-elle par lâcher .

Honte, panique.

— Oh non ! Mère... pourquoi vous ne me l'avez pas dit ?

— Je ne serai pas derrière toi toute ta vie. Tu dois savoir te débrouiller seule.

— On ne peut vraiment pas s'en passer ?

— La magie des bougies inclut la charge de la fumée. Ce n'est pas accessoire. C'est comme demander à un bateau de voguer sans voile et sans vent. Il flottera, mais n'avancera pas.

Amère, je grommelai :

— De toute façon, je ne veux pas devenir une sorcière des bougies...

— Aucune sorcière ne choisit sa spécialité. C'est la magie qui l'appelle. Et tu dois être capable de répondre à chacune d'entre elles. Même celles qui te paraissent les plus insignifiantes. Ai-je été bien claire ?

Dans ces moments-là, Mirella adoptait un ton de voix sépulcral qui éveillait en moi des tremblements profonds. Avec l'expérience, j'avais appris à y reconnaître sa maîtrise. Ma mère était une sorcière ancestrale, capable de puiser dans les vies antérieures de mille sorcières avant elle, d'invoquer leurs ombres et de réveiller leur fureur. Souvent, je redoutais la colère de mes ancêtres plus que la sienne.

— Oui, mère...

— Tant que tu ne maîtrises pas les magies les plus basiques, il est hors de question que je te propose des enseignements plus poussés. Tu connais les dangers. Persévère, Lara. Et montre-moi que tu en es capable.